

L'œuvre d'art est-elle une marchandise comme les autres ?

Nota bene : c'est une dissertation un peu courte, mais qui vous donne quelques éléments pour aller plus loin.

L'œuvre d'art a atteint, notamment aujourd'hui, une éminente dignité. Ce qui se traduit en particulier par les prix élevés qu'elle est susceptible d'atteindre. Elle participe donc de l'activité économique. Elle se vend, elle s'achète, elle fait l'objet d'une spéculation. Balzac, dans le *Cousin Pons* met en scène cette dimension ambiguë de l'objet d'art. Marchandise, certes, elle l'est dans la mesure où elle fait partie du circuit économique.

Et pourtant, est-elle une marchandise comme les autres ? En quoi diffère-t-elle des autres objets ? Principalement semble-t-il dans sa « valeur ». C'est l'analyse des valeurs associées à l'œuvre d'art qui devrait nous permettre de répondre à cette question : la valeur liée à son aspect d'objet, la valeur liée à sa dimension d'objet d'art et enfin la valeur esthétique.

Marchandise, l'œuvre d'art l'est indubitablement. Elle participe de la sphère économique. Elle se vend, s'achète, s'échange... Et aujourd'hui, elle se reproduit, et participe de plus en plus de la sphère de la vie quotidienne, comme en témoigne le design, cette alliance de l'esthétique et du fonctionnel. Cependant, elle ne cesse de s'en différencier, de tenter d'y échapper. Car l'œuvre d'art s'obstine à affirmer son statut particulier. D'abord, parce qu'elle est un objet unique, non reproductible. Elle est irremplaçable. Volée, elle est perdue à jamais, quand bien même on en garderait une reproduction. Abîmée elle doit faire l'objet d'une restauration qui demande des spécialistes et s'avère souvent fort coûteuse. Elle n'apparaît donc pas comme une marchandise habituelle. Elle a une valeur particulière, qui n'est pas seulement une simple valeur marchande, ni la valeur d'usage, selon les deux critères établis par Marx de la marchandise. La valeur marchande de l'œuvre d'art répond à d'autres lois que celles du marché. Parce que le marché d'art s'organise selon d'autres lois que les autres marchés. Pour quelle raison ? Simplement parce que l'œuvre d'art n'obéit pas à la loi de l'usage, de l'utile. Elle ne répond pas aux besoins fondamentaux de l'homme comme se nourrir, se vêtir, se loger.

Par ailleurs elle n'est pas une production comme les autres. Elle revêt de par le statut de l'artiste, une valeur singulière. La valeur de création. Parce que l'objet est produit par cet artiste là, il acquiert d'emblée une valeur unique, la valeur artistique, liée à la valeur esthétique.

Certes, c'est en effet la renommée de l'artiste qui permet de désigner une œuvre d'art comme telle. Pourtant, le marché de l'art n'est pas seulement constitué d'œuvres de maîtres. Avant d'atteindre ce statut particulier, le maître est déjà un artiste. Il ne faut donc pas oublier l'importance du mécénat, et des marchands de tableaux comme Kahnweiler, le découvreur des peintres cubistes. De même aujourd'hui, les expositions ne sont pas des lieux où l'on expose mais des lieux où l'on vend.

W. Benjamin le premier a analysé la double valeur de l'œuvre d'art : valeur d'exposition en particulier qui se détache de la valeur culturelle. Car l'art est en effet lié historiquement au lieu où il est exposé : lieu d'abord sacré. L'analyse de Benjamin rappelle l'origine de l'art, et la longue histoire de l'art « sacré » ou religieux, qui a marqué encore des histoires de l'art comme celle de Malraux. De ce statut associé au lieu de culte, et qu'on n'enlève sans s'exposer (comme le rappelle l'aventure indochinoise du jeune Malraux) on est passé à des objets extravagants exposés dans des musées, nouveaux temples. On n'aurait pas osé exposer une louche ou une vespasienne, avant Marcel Duchamp, et avant le dadaïsme plus généralement.

Comme le dit joliment Jacques Maritain, « on a ainsi offert dans les expositions, les revues, et les musées d'art moderne – en même temps que des œuvres trop rares dont l'authentique poésie rappelle celle des initiateurs, et en même temps que des réalisations et inventions valables dans l'ordre de la peinture purement décorative – une criarde multitude de circonvolutions, d'angles, de toiles d'araignée, ou de mucosités amiboïdes ou filiformes, tout cela destiné à exprimer l'originalité du Soi

créateur, en des tableaux qui manquent de personnalité au point de pouvoir à peine être distingués l'un de l'autre. Tout le monde s'y est mis, bon gré, mal gré, stimulé par la noble verge de fer de l'imitation, de la mode, et des marchands de tableaux. Ce qu'on a coutume d'appeler la crise de l'art contemporain traduit peut-être une crise de la valeur artistique de l'objet d'art supplantée par une valeur sociologique ».

Pourtant, cet ensemble de valeurs déclinées ne rend pas compte de la valeur singulière de l'œuvre d'art : valeur esthétique. C'est-à-dire ce qui lui confère ce statut singulier qui est le sien. L'œuvre d'art est d'abord une œuvre belle, une œuvre qui plaît, avant d'être une œuvre de prix, une œuvre qui a un prix, et qui donc s'évalue. Or, ce qui confère à l'œuvre d'art son prix, sa valeur, c'est le plus souvent celui ou celle qui en est l'auteur ; lorsque son art est reconnu. On dit « un Picasso », « un Modigliani », ce qui traduit d'emblée que la reconnaissance du trait du peintre est déterminante.

Il n'en est cependant pas de même d'un écrivain. Le marché de la plume est bien différent de celui de la peinture ou de la sculpture. Le best-seller est emblématique – si on admet que la littérature est un art – et traduit que l'édition est le lieu de rapports marchands et d'enjeux financiers. Le livre est plus que tout autre objet devenu une marchandise comme une autre.

Marchandise, donc, marchandise certes, que l'objet d'art. Mais marchandise qui échappe aux lois d'airain des échanges habituels. Ne serait-ce que par l'obstination des artistes et celle des sociétés qui maintiennent à l'art et à l'artiste un statut particulier (mage, voyant, devin, etc...) ou tout simplement, levain d'une société. Marchandise qui organisent des sphères singulières.

Bibliographie

Sur la question, voir les ouvrages d'Yves Michaud : l'art à l'état gazeux.